

Les Particules Élémentaires

paru dans la revue Alliage

Beaucoup d'œuvres littéraires intéressent, au moins temporairement, parce qu'elles cultivent la nostalgie: nous portons tous en nous le regret d'un paradis perdu, que quelques mots bien agencés peuvent toujours réveiller. Bien plus rares sont celles qui, prenant acte de cet indépassable regret, s'efforcent de le discréditer et y parviennent, ruinent toute espérance et produisent le plus pur désenchantement. Mais il n'en est que quelques-unes par siècle qui savent avancer encore d'un pas, le plus difficile, en faisant découvrir, au milieu de l'évidence des ruines, un passage improbable. Elles offrent alors, non pas de l'espoir, à jamais disparu, mais une Idée (car il s'agit bien de pensée et non plus de sentiment): celle qu'il est encore possible de tout reprendre autrement. Et cette Idée, l'œuvre elle-même en est la preuve: terriblement énergique, lumineuse, incontestable et péremptoire. Ces œuvres-là sont à la fois parfaitement intemporelles et d'une actualité absolue, leur franchise est insoutenable et leur lucidité accablante. Elles sont, à tous points de vue, une épreuve. La littérature ne peut aller ainsi au-delà d'elle-même qu'en mettant en jeu des formes imprévues des savoirs, qu'elle utilise pour ses fins, sans contrôle et sans complexe, avec l'intuition de ce qu'ils peuvent receler de plus bouleversant. On pourrait le montrer chez Balzac, chez Proust, chez Musil, dont les œuvres sont de vastes entreprises de transformation du monde appuyées sur des savoirs nouveaux - transformation et non plus interprétation. Il est encore trop tôt pour évaluer exactement ce qu'il en sera de Houellebecq, mais il est clair déjà que *Les Particules élémentaires* est tout autre chose qu'un banal roman, peut-être une de ces œuvres qui changent leur siècle, par sa puissance de désenchantement, l'intensité de son adhérence au présent qu'il radiographie, la force soutenue d'un style sans concession, l'élégance de son recours à fois désinvolte et précis à des savoirs riches de puissantes ressources imaginaires, par sa vision utopique également. Comme toutes les œuvres majeures, on peut en faire des lectures de plus ou moins grande ampleur, chacune, même la plus superficielle, possédant sa propre cohérence.

On pourrait ainsi s'attacher tout simplement à l'histoire de deux individus en qui s'incarnerait, sous deux formes différentes, la misère psychique de notre dernier quart de siècle (la «mélancolie de l'homme occidental», p. 166): la voie des sciences et la voie des lettres conduisent à un identique ratage personnel, une fois manquée la sortie du «royaume perdu» (titre de la première partie). Fatalité, destin, aveuglement - tout cela y est bien, et nous pouvons apprécier la rigueur du parcours de Michel et Bruno vers la chute inévitable. Le romancier peut passer ici pour un maître du naturalisme postmoderne, proche de Perec par la sensibilité aux icônes (les objets, les lieux, les titres de magazines, les événements triviaux) qui inscrivent l'histoire dans le quotidien, bien mieux que les évocations politiques. *Les Particules élémentaires*, vu sous cet angle, est une histoire des années quatre-vingts comme *Les Choses* était une «histoire des années soixante». Proche aussi par le ton des meilleurs récits, de Jean-Philippe Toussaint: *La Réticence*, *Télévision*. La force de la littérature est bien dans cette capacité d'intégration hyper-réaliste d'un monde, le nôtre, dont nous ne reconnaissons vraiment la réalité insoutenable que lorsqu'il nous est décrit avec ses propres mots. L'exercice est

difficile et il suppose un style, ici irréprochable: pas une enjolivure, pas un adjectif de trop, pas une faiblesse de langue; une phrase directe, sans emphase, tonique; peu de dialogues, beaucoup de discours indirect libre, comme chez Flaubert; une construction sans faille, où les scènes glissent en se juxtaposant, passent sans effets d'un lieu à l'autre, d'un temps à l'autre, d'un être à l'autre. Nous avons alors le sentiment très fort d'un déroulement à la fois parfaitement arbitraire et totalement irrémédiable - une chute, un peu à la manière de Camus, le lyrisme en moins, l'énergie en plus. A un autre niveau, il s'agit aussi d'une œuvre à thèse, fondée sur l'idée puissamment subversive que c'est «la vision du monde la plus couramment adoptée, à un moment donné, par les membres d'une société [qui] détermine son économie, sa politique et ses mœurs.» Pour ce qui est du 20e siècle, le matérialisme et l'obsession de la sexualité qui en est le corollaire sont tout naturellement mis en avant de manière insistante, parfois insoutenable, violemment dénonciatrice dans son apparente objectivité: la masturbation devient l'horizon indépassable de l'individualisme moderne. Houellebecq est à, au moins en partie, à nouveau comparable à Flaubert, et son roman est bien une «éducation sentimentale», également sarcastique, où les anti-héros Michel et Bruno sont destinés au ratage par l'avortement historique du 20e siècle, comme Deslauriers et Frédéric par celui du premier 19e (peut-être aussi ont-ils quelque chose de Bouvard et Pécuchet, confrontés comme eux à l'incompréhensible). Réussir cela suppose une très grande précision du travail narratif, qui nous conduit de manière rigoureuse dans le détail des étrangetés de ce qui est pourtant notre propre société, depuis les pensionnats des années soixante jusqu'aux clubs naturistes, aux lycées de province, aux hôpitaux de banlieue, aux microsociétés New Age, à la culture Monoprix - tout ce que bien peu de romans ont dit en l'exposant avec une pareille tranquillité. Par là, le désenchantement se trouve porté à son comble, très au-delà du simple désespoir romantique. Bruno comprend l'absurdité de son existence, son impuissance à l'orienter, la fatalité transcendante qui le pousse toujours plus bas, et nous avec lui. Et pourtant sa société, aussi incapable qu'elle ait été de construire quoi que ce soit, n'a pas détruit la seule aspiration qui survit au milieu de tous les désastres personnels du «suicide occidental» (p. 295): un besoin d'amour incompréhensible, qui rapproche parfois fugitivement des êtres destinés malgré tout à se manquer.

Houellebecq aurait pu s'en tenir à cette constatation banale, morale triviale de tant de romans, mais c'est ici qu'il invente un nouveau tour d'érou qui fait toute la puissance de son livre: il y aura quelque chose après la fin. Le monde dévasté dont nous avons suivi l'agonie («en tout ils apercevaient la fin», p. 297) possède la ressource d'une régénération d'où sortira un autre monde, parce que quelque chose d'indestructible aura été acquis en cours de route: le «désir de connaissance» et la «certitude rationnelle» (p. 334). La métaphysique du matérialisme une fois épuisée et la société moderne avec lui, une autre métaphysique va la remplacer en déterminant l'apparition d'une société sans rapport avec celle dont elle sera pourtant issue. Grâce à cet effort ultime de la fiction, le lecteur sera passé dans un autre temps, un temps d'au-delà de la chute et de la fin: toute l'histoire de Michel et Bruno lui apparaîtra alors progressivement comme produite à partir de ce site impensable qu'est l'histoire future d'une autre humanité, délivrée de l'individualisme et fondée sur la «liaison», nouvelle figure du bien, et l'«entrelacement», nouvelle figure de la collectivité.

Houellebecq se trouve alors très proche du dernier Auguste Comte, qu'il imagine se ralliant à l'interprétation de Copenhague.

Trait d'époque (la nôtre), le savoir qui rend possible cette «mutation», c'est la biologie, incarnée par Michel, concepteur de la «réplication parfaite», seul moyen d'éliminer la mort en contournant la reproduction sexuée. Mais la biologie n'est pas seule convoquée pour tenter de donner à concevoir des outils assez puissants pour nous détacher de l'évidence de notre vision du monde: les métaphores abondent, tirées de la physique et des mathématiques (à commencer par le titre du roman). Les logiques éculées de la psychologie romanesque seraient impuissantes à décrire des personnages faits pour la dénoncer («nous n'avons rien, absolument rien à faire avec ce monde», p. 185). Le recours aux figures tirées des sciences permet de faire agir ces personnages selon une rationalité définitivement post-psychologique. Les théories de la décohérence et des «histoires consistantes» de Griffiths, la physique quantique, les espaces d'Hilbert, les concepts d'«attracteur» ou de «bifurcation», l'«ontologie d'états» de Zurek, etc., ne sont pas employés ici comme dans la science-fiction vulgaire: ils permettent avant tout de rompre avec les à priori romanesques usuels et forcent le lecteur à participer activement à l'effort d'élaboration d'une construction mentale qui déstabilise sa vision du monde. Ils lui font comprendre qu'il y a quelque chose à comprendre, là où tout paraît incompréhensible. Par ce moyen, la fiction est aussi connaissance, comme de notables devanciers l'avaient déjà montré, de Hugo jusqu'à Proust et seul un grand livre est à même d'effectuer ainsi la synthèse du passé et de l'avenir, de la destruction et de la construction. Le Livre de Kells, le chef-d'œuvre de l'Irlande médiévale, en est ici l'ultime figure, choisie par Houellebecq pour résumer et illustrer la complexité de son projet: «restaurer la possibilité pratique des relations humaines», «redonner un sens à la fraternité, la sympathie et l'amour» (p. 372).

Faut-il le croire? Lui-même y croit-il ou n'y croit-il pas? Le message en est-il un d'espoir ou de nihilisme réactionnaire? L'ironie profonde de son roman ne permettra jamais de le savoir. Nous resterons dans le doute, puisque la fin dont il nous parle avec tant de désespoir tonique, n'est pas encore advenue: nous ne sommes pas l'humanité de l'avenir.

-- *Michel Pierssens*